

Quelques notes sur l'homme et la Création dans la Bible

Pierre Morlon

Dans la Genèse, Dieu promet à Abraham une descendance aussi nombreuse que les étoiles du ciel ou le sable de la mer. C'est maintenant (presque) chose faite, à l'échelle de l'humanité. Pour y arriver, il a fallu plus que ce que la Création lui offre spontanément, car la terre ne donne que si elle est travaillée. Ainsi l'affirmation du récit de la Création, « Dieu vit que cela était bon », est complétée par le commandement de « dominer ». La Création est donnée inachevée à l'homme, pour que celui-ci la complète.

C'est ce que dit à sa façon le poète arabe Labid, contemporain du prophète Mahomet : « Les gens sur cette terre ne sont que des ouvriers qui travaillent chacun au palais construit en commun, puis quittent les uns après les autres les murs qu'ils ont bâti, afin que les suivants viennent couronner l'édifice ».

Dans les récits des rencontres de Moïse et d'Elie avec Dieu à l'Horeb, Dieu n'est ni dans le tremblement de terre, ni dans le vent violent, il est dans la brise légère. Ces récits nous disent un Dieu discret, qui ne s'impose pas et que l'on n'entend que dans le silence. Mais ils ont une autre conséquence : la désacralisation de la Nature, dans laquelle il n'y a pas de divinité. Au XVII^e siècle, Descartes a pu écrire : « Sachez donc que par la Nature je n'entends point ici quelque déesse, ou quelque autre sorte de puissance imaginaire, mais je me sers de ce mot pour signifier la Matière ».

A partir précisément de l'époque de Descartes, en Europe, le progrès technique a donné un sentiment exponentiel de toute puissance. Mais en voulant trop dominer la nature, l'homme la détruit. Comme l'écrit Jean Rostand, « L'homme est devenu trop puissant pour se permettre de jouer avec le mal : l'excès de sa force le condamne à la vertu ».

La façon dont je vis, dont nous vivons, a des conséquences sur ce que d'autres hommes vivent ou vivront, sur quelle terre ils vivent ou vivront. La question de Dieu à Caïn, « Qu'as-tu fait de ton frère ? », passe ainsi maintenant par ce que chacun de nous fait à la nature ou à l'environnement. Hans Jonas en a tiré un commandement : « Agis de façon que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur terre... ».

« L'excès de sa force le condamne à la vertu » : affirmation magnifique, qui nous ramène au texte de la Genèse. Écoutons ce qu'en écrit Paul Beauchamp : Dominer ! « Le mot nous prend au piège, puisque nous avons du mal à concevoir d'autre domination que tyrannique, et ce n'est pas de nous savoir à l'image de Dieu qui nous fera modifier cette représentation, si nous concevons déjà Dieu comme un tyran ». « Dieu le premier observe le sabbat pour que l'homme l'observe à son tour sur le modèle de Dieu, donc « à son image ». Cela suffit à relativiser l'idée que l'homme soit à l'image de Dieu par son travail. Il l'est bien plutôt par l'arrêt du travail. Arrêter son travail, c'est être plus fort que son travail, et quoi de plus difficile ? C'est être plus fort que sa force, ce qui est la définition de la douceur de Dieu. Le sabbat souligne la douceur au cœur de l'image de Dieu. Loi de douceur qui corrige les projections d'un Dieu surpuissant, confondu avec notre rêve de surpuissance, c'est à dire à notre image. ».

Dans le texte de la Genèse, nous n'avons vu que « dominer » – sans doute, d'ailleurs, une mauvaise traduction : le mot utilisé est ailleurs traduit par cultiver. Nous n'avons pas su y voir l'exemple que Dieu nous donne d'une douceur qui soit force plus forte que sa force. L'homme, défini comme étant à l'image de Dieu, doit donc intervenir à la manière dont Dieu intervient. Il est appelé à aimer et à respecter la création, y reconnaissant la beauté et la protégeant. La phrase qui ponctue le récit de la création, « Dieu vit que cela était bon », dit que Dieu aime ce qu'il a créé – tout ce qu'il a créé, et pas seulement l'homme. L'homme est chargé d'intervenir dans la nature, mais avec le même amour, la même intelligence, la même bonté, la même générosité que Dieu.

Le récit de la Création dans la Genèse ne dit pas comment le monde aurait été fabriqué par un dieu « grand horloger de l'Univers ». Il dit comment l'homme reçoit sa vie d'un Autre, comment il se constitue homme en acceptant ses limites, en acceptant avec confiance une LOI. Le fruit défendu est celui de l'arbre de la connaissance du bien et du mal : se prendre pour un dieu en disant « je sais tout, je peux tout me permettre de faire, je suis le maître de la vie et de la mort » conduit à se retrouver « nu », dans une terre dévastée.

« L'excès de sa force le condamne à la vertu » : quelle vertu ?

Autrefois, on l'appelait la tempérance. Ce mot étant un peu vieux jeu, certains ont proposé « frugalité », ou bien « simplicité volontaire », qui rappelle la phrase de Gandhi, « Il faut vivre simplement pour simplement permettre aux autres de vivre ». Personnellement, je préfère

le terme d'« austérité joyeuse » forgé par Pierre Dansereau. Qu'est-ce donc ? C'est « le consentement à de multiples contraintes que nous devrions nous imposer avant que nous ne soyons obligés de nous y soumettre (...) une prédisposition au partage des surplus que nous avons ».

L'« austérité joyeuse » relève de l'éthique individuelle. Mais, à moins d'être aveuglé par un idéalisme naïf, on ne peut compter sur la seule somme de comportements individuels vertueux pour renverser le cours de la dégradation accélérée de l'environnement. Il faudra bien accepter des règles collectives, des lois : l'éthique écologique est « une limitation de la liberté d'action dans la lutte pour l'existence », a écrit Eugen Odum, le fondateur de l'écologie scientifique.

C'est en vivant cela que nous pourrons enfin chanter :

« Nous Te bénissons, Père,
pour cette terre que Tu nous as confiée,
superbe, inachevée et douloureuse,
pour que nous Te la rendions un jour
plus belle de notre travail et de notre fraternité ».

(Jean-Marc Chauveau)

Références bibliographiques

- Paul Beauchamp, 1986. Au commencement, Dieu parle ou les sept jours de la création. *Études*, 365/1-2, p. 105-116.
- Pierre Dansereau, 1991. *L'envers et l'endroit : le besoin, le désir et la capacité*. Musée de la civilisation, Québec,
- Pierre Dansereau (propos recueillis par Normand Brunet et Agnès Pivot), 2004. Pierre Dansereau, le gentilhomme décodeur et iconoclaste de l'écologie. *Nature, Sciences, Sociétés*, 12, 75-82.
- Hans Jonas, 1998 (1^e édition 1979). *Le principe responsabilité, une éthique pour la civilisation technologique*. Flammarion, Paris, 470 p.
- Eugen Odum, 1997. *Ecology, a Bridge between Science and Society*. Sinauer Associates, Sunderland, Massachusetts, 317 p.
- Jean Rostand, 1967. *Inquiétudes d'un biologiste*. Stock, Paris, 126 p.